

Quiconque l'eût vu ne l'eût pas reconnu ;
 Il ne le fut que par une dame vêtue de blanc qui passait sous le
 bois vert.
 Elle le regarda et se mit à pleurer :—Lez-Breiz, mon cher fils, est-
 ce bien toi !
 Viens ici, mon pauvre enfant, viens ici que je te décharge bien vite
 de ton fardeau ;
 Que je coupe ta chaîne avec mes ciseaux d'or : je suis ta mère,
 sainte Anne d'Armor."—

Y a-t-il rien de plus gracieux que ce tableau final ?
 Et quant au poème tout entier, que lui manque-t-il
 pour prendre place parmi les plus renommés ?

Pourrons-nous trouver encore, dans le haut moyen
 âge, quelque chose qui ressemble à *Lez-Breiz*, au moins
 par l'inspiration première et dominante ? Avec regret
 nous avouons ne rien posséder des écrivains latins de
 cette époque, pères de l'Eglise ou autres, et à part
 le poème de Hroswitha dont nous parlions tout à
 l'heure, l'immense *Patrologie latine* de l'abbé Migne,
 consultée pourtant volume par volume, ne nous a
 fourni aucun poème relatif de loin ou de près à sainte
 Anne. Les œuvres ont-elles péri ? notre Sainte a-t-elle
 été chantée réellement ? Nous l'ignorons, et pour ren-
 contrer quelque poème de cette époque éloignée qui
 nous redise son nom ou quelque chose de sa légende,
 il faut sortir de l'Occident latin, et venir jusqu'au
 treizième siècle français, c'est-à-dire jusqu'au *Roman*
du Saint-Graal (1). Peut-être, après des recherches
 qui ont dû rester jusqu'ici incomplètes, pourrons-nous
 remonter au douzième, avec les trouvères Robert
 Wace et Guillaume Herman, si, comme nous le sup-
 posons, deux œuvres de ces vieux poètes relatives à

(1) Le *Roman du Saint-Graal* existait déjà en prose au XII^e siècle.
 Nous parlons ici de la version poétique.